

IV
ALFRED DE VIGNY⁽¹⁾

Les œuvres d'Alfred de Vigny achèvent de paraître dans la petite bibliothèque elzévirienne publiée par la maison Lemerre. Après les poésies, après les romans, voici le *Journal d'un poète*, ce précieux recueil de pensées intimes, choisies avec un tact irréprochable, dans les papiers de l'écrivain mort, par M. Louis Ratisbonne. L'occasion est bonne à la critique pour revenir une fois encore sur l'auteur de *Moïse*, d'*Eloa*, de *la Maison du berger*, de *la Mort du loup* et de *la Colère de Samson*, poèmes d'une beauté inaltérée, et qui brillent, dans notre ciel littéraire d'aujourd'hui, avec une douce clarté de lointaines étoiles. La gloire de Vigny n'a-t-elle pas, elle aussi, un charme d'étoile par son éclat discret, son mystère, sa hauteur sereine et sa pureté? Plusieurs poètes lui sont

(1) A propos d'une réimpression des œuvres complètes d'Alfred de Vigny (1885).

supérieurs par la puissance, et plusieurs par la renommée. Aucun ne l'égale en aristocratie. Il fut, par essence, un génie rare. Mais ce don de la rareté, dangereux autant que séduisant, ne dégénéra pas chez lui en manière. Le scrupule moral le protégea contre cet excès de ses qualités. Il dit quelque part dans son *Journal* : « Le malheur des écrivains est qu'ils s'embarrassent peu de dire vrai, pourvu qu'ils disent. *Il est temps de ne chercher les paroles que dans sa conscience...* » La phrase que j'ai soulignée pourrait servir d'épigraphe à toutes les parties de son œuvre. Il y a gagné de doubler son aristocratie native d'une étoffe vivante d'humanité. Cette poésie d'une forme exquise se trouve ne pas être un travail d'exception et de byzantinisme. Je voudrais essayer de montrer, en m'en tenant aux cinq morceaux dont j'ai cité les titres, en quoi ces œuvres d'un art raffiné traduisent quelques-unes des profondes aspirations de l'âme contemporaine. Ce n'est pas que les autres poèmes d'Alfred de Vigny n'abondent en fragments magnifiques, comme ses livres de prose en pages très distinguées. Mais les cinq poèmes dont je parle sont la portion la plus nécessaire, la plus inévitable, de ses ouvrages, et ils suffisent à évoquer en ses maîtresses lignes cette physionomie d'un des plus nobles artistes qui aient vécu parmi nous

I

Pour se représenter quelles influences ont concouru à former dans Alfred de Vigny le je ne sais quoi de presque inexprimable qui fait la personne et dont s'empreint tout l'œuvre d'un écrivain, ensemble et détails, volume par volume, page par page, il suffit de lire, d'abord dans le *Journal d'un poète*, la partie datée de 1847 et qu'il a intitulée : *Fragment de Mémoires*, puis, dans *Servitude et Grandeur militaires*, le chapitre du début : « Pourquoi j'ai rassemblé ces souvenirs. » Il était le descendant d'une vieille famille provinciale dans laquelle s'était conservée une tradition de féodalité guerrière : « François de Vigny, mon trisaïeul, son fils Etienne de Vigny et Jean de Vigny ensuite, et après, Guy de Vigny, enfin Léon de Vigny, mon père, avaient vécu paisiblement, et sans ambition, dans leurs terres d'Emmerville, Moncherville et autres lieux, chassant le loup, se mariant et créant des enfants, après avoir poussé leur service militaire jusqu'au grade de capitaine, où ils s'arrêtaient pour se retirer chez eux avec la croix de Saint-Louis, selon la vieille coutume de la noblesse de province. » Le dernier de ces gentilshommes-soldats, le père du poète, avait fait campagne contre le grand Frédéric. Il racontait à l'enfant

l'héroïque frivolité des armées d'alors, les élégances martiales du roi de Prusse, si pareil à César dans son mélange de réalisme foncier et d'insouciance apparente. — Ne s'amusait-il pas à jouer de la flûte dans sa tente, le soir d'une bataille gagnée? — Le descendant des Vigny s'initiait ainsi à cette poésie de la guerre au dix-huitième siècle qui se retrouve dans les pages fringantes du prince de Ligne. Même le courage, en ces temps heureux, se faisait léger et coquet, pimpant et enrubanné. Cette poésie de la guerre n'était pas seulement dans les discours que le futur écrivain de *Servitude et Grandeur*, à peine aussi haut qu'un mousqueton, écoutait de toutes ses oreilles et de tout son esprit. Sur l'Europe d'après 1800 flottait une vapeur de poudre, grisante et traversée de cris de victoire. Alfred de Vigny était né en 1797, et sa première jeunesse s'écoula, comme toutes les jeunesses de ce début de siècle, dans la vision de l'Homme qui remplissait alors l'horizon avec ses maréchaux et sa grande armée. L'étrange atmosphère de féerie presque orientale, dans laquelle Napoléon enveloppa la France et le monde, exerça sur l'imagination des enfants de cette époque une ineffaçable influence. Victor Hugo et Balzac en sont deux vivantes preuves. Aux premières pages de la *Confession*, Alfred de Musset a dit magnifiquement les extases et les déceptions de cet enthousiasme, comme Michelet dans ses *Mémoires* a révélé le contre-coup de haine furieuse que cet enthousiasme

éveillait, par réaction, dans les jeunes cœurs rebelles à l'Idole. Le Toscan Bonaparte, cet énigmatique et prestigieux magicien de gloire, a conservé jusqu'à nos jours le privilège de passionner. Il est ou trop aimé ou trop détesté. De son vivant, il était le dieu de la bataille, et, par lui, la sanglante religion de la guerre recrutait des fidèles d'un bout à l'autre du vieux monde. Alfred de Vigny, attiré déjà du côté des armes par les souvenirs de sa famille, subit, lui aussi, la fascination commune. Seulement ses dix-huit ans sonnaient au moment même où Bonaparte s'abîma dans le désastre final. — N'importe, personne à cette époque ne croyait à une paix durable, et le futur écrivain se fit lieutenant de cavalerie.

« Ce ne fut que très tard que je m'aperçus que mes services n'étaient qu'une longue méprise et que j'avais porté dans une vie tout active une nature toute contemplative... » Cette phrase très simple de *Servitude et Grandeur* explique et résume le drame secret qui fut celui de la jeunesse du poète. Le contraste était trop fort entre ce métier, choisi d'avance par une aveugle exaltation de tête, et cette nature de songeur. Ceux qui sont nés pour penser sur la vie, au lieu de vivre, ne seront jamais des hommes d'action, quand même le spectre d'un père assassiné leur apparaîtrait sur la terrasse d'Elseigneur. Vigny avouait lui-même cette infirmité de son être intime, lorsqu'il constatait dans son *Journal* l'envahissement continu de la méditation intérieure. « *Ce qui se fait*

et ce qui se dit par moi ou par les autres m'a toujours été trop peu important. Dans le moment même de l'action et de la parole, je suis ailleurs, je pense à autre chose. *Ce qui se rêve* est tout pour moi. » Avec une disposition pareille, les promiscuités et les duretés de son existence de garnison ne pouvaient qu'exaspérer en lui au plus haut degré ce sentiment de la solitude morale auquel les rêveurs sont déjà par nature trop enclins. C'est ainsi que peu à peu ce métier de la guerre lui devint non plus une occasion d'agir, mais un prétexte à réfléchir. Il en supportait les servitudes, il en devina les grandeurs, — servitudes et grandeurs qui se résolurent en une sorte de stoïcisme très personnel, très particulier, et précisément, c'est par ce stoïcisme que Vigny se trouve être un représentant admirable de ceux qui comme lui, pour des raisons de tous ordres, ont eu à souffrir de la solitude de l'âme. Comme le roi de la légende antique changeait en or les objets que touchaient ses doigts ensorcelés, une sorte d'alchimie de songe permet au poète de transformer en un métal précieux, en une matière sublimée, les plus menus événements de la vie, et voilà comment, de la mélancolie, assez médiocre après tout, d'un officier artiste, Alfred de Vigny fit sortir d'admirables fragments d'épopée morale.

II

La solitude de l'âme, — n'est-ce pas le thème unique des poèmes que j'ai choisis dans l'œuvre de Vigny, suivant ainsi le goût de presque tous les lecteurs du poète? Considérez, en effet, quelle plainte se dégage de ces vers, d'une si intense ardeur dans leur nudité, — car la phrase d'Alfred de Vigny, pensive et pure jusqu'à paraître entièrement spiritualisée, ignore les surcharges de couleur. — Le premier, *Moïse*, qu'est-ce autre chose que la solitude de l'âme dans le travail et dans le génie? Ce gémissement du prophète que sa grandeur sépare des autres hommes, c'est le gémissement aussi de tout être emprisonné dans un incommunicable Idéal. « Ah! Seigneur, » s'écrie le sublime ouvrier qui n'a pas, qui ne peut pas avoir de compagnon dans sa tâche mystique, — pas plus qu'aucun de nous n'en saurait avoir dans le silencieux effort vers la réalisation de ses songes. « Ah! Seigneur...

« Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire,
« Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre... »

Eloa, c'est la solitude de l'âme dans le plus tendre des sentiments, le plus capable, semble-t-il, de fondre les cœurs les uns dans les autres, la pitié. Vainement cette plaintive, cette caressante pitié se prodigue-t-elle jusqu'à l'entier sacrifice de la

personne, elle est impuissante à transformer une autre personne et à la pénétrer. *Eloa*, descendue jusqu'à l'abîme, demande à celui qu'elle a voulu consoler au prix de son salut éternel :

« Seras-tu plus heureux du moins? Es-tu content? »

et l'autre répond par ce cri qui termine le poème sur un infini de douleur :

« Plus triste que jamais... »

La Mort du loup, c'est la solitude de l'âme dans le malheur, comme *la Maison du berger* raconte la solitude de l'âme dans le bonheur, — devant la nature aveugle, sourde et muette, qui ne sait rien de nos désastres ni de nos félicités, en sorte qu'il est puéril également de la maudire et de la bénir, de l'insulter et de l'adorer :

A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,
Seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse.

Enfin, *la Colère de Samson*, cette imprécation sublime qui gronde au fond de toutes nos mémoires, c'est la solitude de l'âme dans l'amour,

Près de ce compagnon dont le cœur n'est pas sûr :
La femme, enfant malade et douze fois impur...

Sous des symboles qui vont ainsi d'une extrémité à l'autre des âges et des temps bibliques jusqu'à nos jours, Vigny n'a donc chanté qu'une misère, celle de la *Psyché* abandonnée qui cherche en vain avec qui échanger son secret, exilée immortelle que ses sœurs méconnaissent, sur une terre qui ne sera jamais sa patrie.

Cette émotion qui sert d'élément premier et comme de substance morale aux poèmes principaux d'Alfred de Vigny se trouve correspondre à l'un des caractères les plus marqués de notre siècle finissant. De là résulte cette intensité de leur retentissement dans le cœur de beaucoup d'entre nous. De tous les maux de notre âge d'angoisse, l'un des plus douloureux n'est-il pas justement cette solitude morale où vivent tant de sensibilités aujourd'hui? Ne peut-on dire que c'est le sort non pas de tel ou de tel individu, mais de l'homme moderne lui-même? Si l'on considère cet homme moderne du point de vue religieux, on trouve que le plus souvent il est seul parce qu'il n'a plus d'Eglise, qu'il ne fait plus partie d'une communion. Aucun autel nouveau ne se dresse en face de l'autel déserté. Que sera-ce du point de vue social? Les traditions ont été détruites qui dans le présent faisaient survivre le passé, qui donnaient aux fils, comme compagne invisible et toujours présente, la bonne volonté des pères. La vaste marée démocratique roule dans ses vagues les débris des anciens foyers, et chacun lutte pour son compte parmi les larges ondes qui vont et qui viennent, balayant le sol de l'antique Europe. Que sera-ce encore du point de vue métaphysique? Voici que l'homme moderne a cessé d'avoir cette notion du déisme, dogme consolateur où se réfugiaient les contemporains de Voltaire et de Rousseau. Esclaves de la conception scientifique de l'univers, nous ne pouvons pas nous représenter autrement

qu'à l'état d'inconnaissable le fond ténébreux sur lequel se détache le songe, peut-être inutile, de notre pauvre vie. Où le retrouver, ce Dieu personnel, ce Père qui était aux cieux, le seul être avec qui l'âme pût engager le dialogue immortel du repentir et du pardon? Ils sont noirs et fermés, les cieux, pour l'âme qui a perdu la foi, et elle se sent seule, d'autant plus seule qu'elle se souvient d'avoir été aimée, d'avoir senti qu'elle était aimée infiniment. Comme le saint Jean de la céleste Cène, elle se penche, cherchant une épaule où reposer le poids de ses pensées, et, ne la trouvant pas, ses larmes coulent, intarissables.

Ces larmes de nostalgie et de désespoir mouillent les pages des poèmes d'Alfred de Vigny. Mieux qu'aucun autre il a rendu cette double angoisse des négateurs de notre époque : l'angoisse que leur infligent la vision de l'universel néant et le besoin de l'universel amour, le sentiment de l'absolue, de l'implacable nécessité, et l'appétit insatiable de la justice. De là résulte une sorte de stoïcisme que nul n'a su traduire comme ce poète, le stoïcisme héroïque et tendre d'un vaincu qui ne crie pas à la douleur : — « Tu n'es pas un mal », mais qui lui soupire : — « Tu es un mal, et à cause de cela, je t'aime, parce que souffrir, c'est se distinguer de cet insensible monde, c'est donner tort à cette nature qui nous a fait sortir d'elle, capables de la juger et de la condamner. » Dans les projets de poèmes que Vigny a laissés derrière lui, il s'en trouvait un intitulé *le Jugement dernier*.

« Ce sera ce jour-là que Dieu viendra *se justifier* devant toutes les âmes et devant ce qui est vie... » Se justifier, c'est-à-dire montrer qu'il y a une correspondance entre les exigences de notre âme et la nature, que cette âme, par suite, n'est pas seule... Les bergers de la fable coupaient au bord d'un lac le roseau où ils taillaient leur flûte; on dirait que Vigny a coupé, lui, pour moduler ses mélodies plaintives, un roseau pensant, — comme celui dont parle Pascal, — et quoi d'étonnant si notre cœur défaille à écouter le soupir idéal que son souffle arrache à cet instrument de rêve?

III

Si l'auteur de *Moïse* et d'*Eloa* n'avait été que le poète de philosophie dont j'ai essayé de caractériser l'inspiration, certes, il serait très grand, il ne serait pas complet. Le problème de la solitude de l'âme a pour suite nécessaire le problème de l'amour, et Alfred de Vigny l'a si bien compris que deux de ses plus belles œuvres : *la Maison du berger* et *la Colère de Samson*, unissent ces deux données l'une à l'autre. Ces deux poèmes manifestent une conception du type féminin, si passionnée à la fois et si intellectuelle, si originale et en même temps si humaine, qu'elle n'a pas été surpassée. D'autres poètes ont aimé, souffert de leur

amour et chanté leur souffrance. Alfred de Musset a jeté un cri d'agonie qui nous trouble encore. Seulement il a subi la passion sans la penser, si l'on peut dire. Ses vers laissent deviner des femmes diverses; il n'a pas eu, semble-t-il, une vision supérieure de la femme et de l'amour. Lamartine, lui, a confondu l'amour avec l'enthousiasme. La femme qu'il célèbre en ses strophes merveilleuses ne lui est qu'une occasion d'hosannahs. Il était si profondément religieux que tout chez lui tournait à la piété, même le plaisir. Qu'est-ce que *le Lac*, sinon la paraphrase du discours des impies dans l'Écriture : « Couronnons-nous de roses avant qu'elles ne soient flétries...? » Que disent d'autre les païens illustres, un Catulle et un Horace? Mais cette paraphrase s'orchestre en hymne, et ces variations sur un thème de Catulle et d'Horace accompagnées par l'orgue immense de ce génie chrétien prennent des sonorités grandioses de plainchant. Les stances d'amour de Victor Hugo ne sont qu'une effusion lyrique, une ode enivrée tour à tour et sentimentale, mais rien qu'une ode, un cri dans un assaut de visions. Il ne s'en dégage pas une *idée* de la femme et de l'amour, tandis que cette idée apparaît au-dessus de *la Maison du berger* et de *la Colère de Samson*, comme les idées, dont parle Platon, flottent au-dessus de notre monde, qui leur emprunte et sa force et sa vie.

Le sujet du premier de ces poèmes est indiqué par son titre même. C'est une invitation au voyage adressée par le poète à une femme qu'il appelle

du nom symbolique d'Eva, et qu'il convie à s'enfuir avec lui au loin :

Il est sur ma montagne une épaisse bruyère
Où les pas du chasseur ont peine à se plonger,
Qui plus haut que nos fronts lève sa tête altière,
Et garde dans la nuit le pâtre et l'étranger.
Viens y cacher l'amour et ta divine faute.
Si l'herbe est agitée ou n'est pas assez haute,
J'y roulerai pour toi la maison du berger...

Et la femme évoquée ainsi dans ce paysage en devient l'âme réelle, la seule raison d'exister pour ce décor de nature, destiné uniquement à servir de cadre à sa beauté :

Viens donc; le ciel pour moi n'est plus qu'une auréole
Qui t'entoure d'azur, t'éclaire et te défend.
La montagne est ton temple et le bois ta coupole,
L'oiseau n'est sur sa fleur balancé par le vent,
Et la fleur ne parfume et l'oiseau ne soupire
Que pour mieux enchanter l'air que ton sein respire.
La terre est le tapis de tes beaux pieds d'enfant...

A cette élévation extatique vers la femme considérée comme l'être de qui émane toute beauté, en qui s'incarne toute douceur, à ce culte tremblant qui fait dire au poète :

Eva, j'aimerais tout dans les choses créées,
Je les contemplerai dans ton regard rêveur,

reconnaissez-vous le sentiment de l'amour tel qu'il dérive du moyen âge? Nos brûlantes ambitions de spiritualité, nos tendresses imaginatives trouvaient de quoi se dépenser autrefois dans l'adoration de la Madone. Nous avons pu, en nos jours de négation, perdre la foi de jadis dans la mère de Dieu, dans la créature céleste en qui s'incorporait sous

une forme purifiée le doux esprit féminin. Mais la croyance chassée de notre intellect survit dans notre sensibilité. Chez Edgar Poë, chez Baudelaire, chez d'autres poètes encore qui furent des curieux de la vie spirituelle, on retrouve cette vision de la femme, parée pour une heure de l'idéalité de la Vierge sainte. Aucun n'a eu les agenouillements, les effusions de tendre rêverie qui se manifestent dans *la Maison du berger*. Aucun n'a su, comme Vigny, mélanger à cette ferveur d'amour exalté la sensation amère que l'objet de cette ferveur n'est pas l'incorruptible et surnaturelle Marie, mais bien une créature de chair, fragile et périssable, dont la beauté va s'évanouir dans la vieillesse et dans la mort.

Aimons ce que jamais on ne verra deux fois,
s'écrie le poète, et il reprend :

Ah! qui verra deux fois ta grâce et ta tendresse,
Ange doux et plaintif qui parle en soupirant?

Oui, elle est promise à la mort et il l'en aime davantage de ne faire que passer, — que passer, comme tant d'autres qui furent, elles aussi, une heure durant, le visible Idéal :

Nous marcherons tous deux, ne laissant que notre ombre
Sur cette terre ingrate où les morts ont passé.

Et quelle signification tragique cela donne aux derniers vers qui montrent la bien-aimée,

Pleurant comme Diane au bord de ses fontaines
Son amour taciturne et toujours menacé...

Toujours menacé, par la nature d'abord, par la

vie, par les haines des autres hommes, et, danger pire, hélas! par le cœur même de celui dont elle est aimée. Tournez quelques pages du recueil et lisez maintenant *la Colère de Samson*, qui sert de contraste à *la Maison du berger*. Tel, sur les murs d'une chapelle italienne, un crucifiement fait opposition à quelque heureuse scène de gloire religieuse : nativité, visite des rois mages, agenouillement de l'ange qui dit, *Ave*, son lis entre les doigts. Oui, de sa religion envers la Madone, l'homme moderne a gardé un besoin d'entourer d'un culte le doux esprit féminin; mais aussi de ses coupables expériences, de ses curiosités criminelles, de ses réflexions de psychologie et de physiologie, il a pris la défiance de cet esprit si décevant dans sa douceur, si meurtrier dans ses trahisons :

Car, plus ou moins, la femme est toujours Dalila.

Qu'elle est impressive et simple, cette vision du Samson biblique! — Une tente est dressée dans le désert. Le héros y rêve, ayant sur ses genoux la tête si belle de la maîtresse qui doit le vendre pour la quatrième fois. Il le sait, et il commence de se lamenter :

Une lutte éternelle, en tout temps, en tout lieu,
Se livre sur la terre, en présence de Dieu,
Entre la bonté d'homme et la ruse de femme,
Car la femme est un être impur de corps et d'âme.

Ah! l'éloquente plainte et dans laquelle se résument les invectives les plus dures de Schopenhauer à l'égard des femmes, comme les amertumes

éparses dans les comédies d'un Dumas, comme les réquisitoires dirigés par Tolstoï et les plus récents pessimistes contre l'amour et ses animalités natives! Et quels vers que ceux où l'implacable poète lance à l'avenir cette prophétie sinistre :

Bientôt, se retirant dans un hideux royaume,
La femme aura Gomorrhe et l'homme aura Sodome;
Et, se jetant de loin un regard irrité,
Les deux sexes mourront chacun de leur côté!

Mais plus encore que cette éloquence et que cette colère, ce qu'il y a d'incomparable dans ce poème, c'est sa douleur, c'est le suintement de la plaie intime qui le colore de sang. Quelle plaie? La plus inguérissable, celle du cœur qui, ne pouvant plus jamais croire tout à fait, ne peut cependant se guérir d'aimer, et qui s'abandonne aux trahisons possibles, par désespoir d'avoir à les combattre :

Mais enfin je suis las, j'ai l'âme si pesante
Que mon corps gigantesque et ma tête puissante
Qui soutiennent le poids des colonnes d'airain,
Ne la peuvent porter avec tout son chagrin.
Toujours voir serpenter la vipère dorée
Qui se tord dans sa fange et s'y croit ignorée!...

Comment sortir de cette affreuse lutte contre l'être aimé, — où il est honteux d'être vainqueur, si on l'est par la ruse, et trop douloureux, si c'est par le pardon, — autrement qu'en s'en allant d'un monde où il est également impossible de satisfaire le rêve de l'amour, héritage sublime des piétés de naguère, et d'y renoncer :

J'ai donné mon secret, Dalila va le vendre.
Qu'ils seront beaux les pieds de celui qui viendra
Pour m'annoncer la mort! Ce qui sera sera...

IV

Le lecteur a pu le remarquer : les différents morceaux que je viens d'analyser appartiennent à l'ordre symbolique. C'est, à mon avis, une des preuves les plus frappantes de la hauteur de vues d'Alfred de Vigny que d'avoir deviné cette valeur poétique du symbole. La beauté poétique pure ne réside-t-elle pas dans la suggestion plus encore que dans l'expression? Les esthétiques confuses de notre époque ont pu s'y tromper, et beaucoup de poètes ont essayé de produire des effets de poésie avec une transcription directe de leurs sentiments. L'expérience a prouvé qu'ils obtenaient ainsi de très puissants effets de passion, mais qui dit passion ne dit pas poésie. Pour que le sortilège des beaux vers s'accomplisse, il y faut du rêve et de l'au-delà, de la pénombre morale et du mystérieux. « Qu'est-ce que la poésie? » disait Byron dans ses *Mémoires*. — « Le sentiment d'un ancien monde et celui d'un monde à venir. » Un autre univers aperçu, par delà les événements de la vie présente, comme capable de nous combler le cœur, et regretté dans le désespoir ou pressenti dans le désir, c'est bien là où se meuvent les imaginations des poètes, et le symbolisme se prête merveilleusement à cette sorte de mirage. Alfred de Vigny a

eu l'énergie, voyant cette vérité, de la mettre en pratique, comme il a eu l'énergie, si rare en un âge ivre de violence, de demeurer discret et tendre. Il a pratiqué la plus rare des intransigeances, celle de la délicatesse. Aussi reste-t-il cher à ceux qui l'aiment, comme Virgile et comme Shelley, — le Virgile de la Didon après la mort, qui détourne ses yeux pour ne pas voir son amant perfide; le Shelley de *la Plante sensitive* ou du fragment : *The Magnetic Lady to her patient*, et longtemps encore les adorateurs des beaux vers auront dans les yeux la silhouette du noble artiste telle que lui-même l'a dessinée aux dernières strophes de *la Maison du berger* :

Mais toi, ne veux-tu pas, voyageuse indolente,
Rêver sur mon épaule en y posant ton front ?
Viens, du paisible seuil de la maison roulante,
Voir ceux qui sont passés et ceux qui passeront...

Et le divin poète, lui, ne passera pas!